

LE MONDE

(29 Octobre 1982)

Une histoire de la dissidence

Il y a, depuis Marx, deux façons principales d'écrire l'histoire. La première, traditionnelle, insiste sur ce qui fonctionne et ce qui progresse dans les formations sociales. La deuxième met, au contraire, l'accent sur les tensions, entre groupes et classes, et s'efforce de percevoir des signes de rupture et de désagrégation dans les systèmes qu'elle étudie. On croyait cette deuxième méthode réservée au capitalisme et aux modes d'organisation qui l'ont précédé dans le temps, féodalisme et esclavagisme, par exemple. La voici appliquée avec détermination au grand système rival, le socialisme de l'Est, dont l'existence s'étale désormais sur soixante-cinq années, permettant une mise en perspective de phénomènes qui paraissaient autrefois anecdotiques ou accidentels.

L'*Histoire de la dissidence*, de Jean Chîama et Jean-François Soulet, qui s'intéresse aux années 1953-1982 (de la mort de Staline à nos jours) permet d'observer la continuité des phénomènes d'opposition au socialisme de type soviétique. La dissidence finit par apparaître comme aussi nécessaire au communisme que la grève au capitalisme et la révolte paysanne au féodalisme.

Dans ce livre précis, complet, bien équilibré, Chîama et Soulet montrent que l'omniprésence du pouvoir d'Etat — qui s'efforce de contrôler tous les processus sociaux — aboutit à une démultiplication et à un fractionnement, simultanés, de la contestation. Les formes prises par le refus du système vont de la basse productivité du travail à la dissidence idéologique proprement dite, de l'alcoolisme de fuite à la croyance religieuse.

Et n'oublions pas le *hooliganisme*, catégorie résiduelle qui englobe tous les délits inexplicables, inexplicables dans une société qui se conçoit comme parfaite.

La continuité dans le temps de la dissidence n'exclut pas des changements de rythme et d'intensité, des accès de fièvre : vers 1956, à la fin des années 60, entre 1975 et 1980. Aucune tendance à long terme, dans le sens de l'atténuation ou de l'accentuation ne se dessine cependant. Le phénomène est de type oscillatoire. François Fejtô avait déjà noté, dans son *Histoire des démocraties populaires*, le caractère cyclique des processus de contestation, de libéralisation et de reprise en main dans les pays satellites. Cette *Histoire de la dissidence* suggère que ces cycles sont également typiques de la puissance dominante, de l'Union soviétique elle-même.

On ne peut pourtant pas mettre sur le même plan sociologique l'opposition dans les démocraties populaires et la dissidence proprement soviétique, confondre dans un schéma interprétatif unique Solidarité et Soljenitsyne. La société polonaise dans son ensemble refuse un système qui lui est imposé de l'extérieur. En U.R.S.S., au contraire, la dissidence, dont on ne peut affirmer *a priori* qu'elle est majoritaire, se heurte à un totalitarisme indigène, dont la dynamique, on l'a vu à plusieurs reprises, est loin d'être négligeable. E. T.

★ HISTOIRE DE LA DISSIDENCE, de Jean Chîama et Jean-François Soulet. Oppositions et révoltes en U.R.S.S. et dans les démocraties populaires, de la mort de Staline à nos jours. Le Seuil, 506 pages, 120 francs.

EMMANUEL TODD.